



DE L'AUTRE COTÉ

DU MIROIR

Philippe COUTY

Je te licencierai, logique, où s'estropiaient
nos bêtes à l'entrave.
Saint-John Perse, Vents.

J'ai fait connaissance avec le lac Tchad il y a trente ans, pour les besoins d'une banale enquête sur le commerce du poisson. L'expérience a pris un tour déconcertant, dont la signification m'est apparue peu à peu. Le moment est peut-être venu d'en dire quelques mots.

En cette fin d'année 1963, je n'étais en principe chargé que d'informer le Centre Technique Forestier Tropical (CTFT) sur les chances d'acheminer et d'écouler au Tchad, au Cameroun et en Nigéria, un surplus de poisson que les développeurs se faisaient fort d'obtenir dès qu'on aurait convaincu les pêcheurs d'acquérir du matériel et des embarcations améliorées. Les enquêtes se déroulaient, en priorité, dans des régions déjà consommatrices de poisson, susceptibles par conséquent d'en absorber davantage : la zone cotonnière du Tchad, par exemple. Il n'était cependant pas question d'ignorer, bien entendu, ce qui se passait au point de départ des circuits dont j'observais, avec l'aide d'un collègue appelé Pierre Duran, le déploiement jusqu'à Fort-Archambault ⁽¹⁾, Bangui, Ngaoundéré, Jos, Ilorin et même Lagos. Ce point de départ, incontestablement, se situait pour partie sur le lac, et depuis fort longtemps. Quelques tournées de reconnaissance au nord du delta du Chari, et peut-être au delà, vers Bol et Bagasola, n'étaient donc pas de trop.

Instruit et déçu par un essai alarmant de navigation en territoire camerounais, deux ans plus tôt, au confluent de la Bénoué et du Faro, j'étais bien décidé à mettre cette fois toutes les chances de mon côté. C'était possible car à cette époque les moyens de travail qui nous étaient donnés par convention étaient relativement considérables. Toutefois, il n'était pas très aisé d'aller travailler sur le lac, ni même sur les abords immédiats.

(1) Aujourd'hui Sarh.

Dunes sableuses, ouadis natronés, pistes problématiques, zones marécageuses, archipels labyrinthiques et paquets de papyrus flottants constituaient — et constituent sans doute encore aujourd'hui, malgré la baisse des eaux — un milieu mal cartographié, sans doute pénétrable mais d'accès tout de même assez difficile.

Le mieux était donc de s'en remettre aux rares connaissances, par exemple au sympathique chef du secteur forestier de Fort-Foureau (2), un certain Jeanfaivre, avec lequel j'avais lié amitié. Ancien marin, Jeanfaivre aimait bien les bateaux. D'ailleurs il en construisait, multipliant les calculs pour établir à quelle hauteur se dessinerait la ligne de flottaison de l'embarcation projetée, et tout heureux lorsque ses prévisions étaient vérifiées. Il était également grand chasseur. Pour exercer ses fonctions administratives, il disposait d'une pinasse et d'un pinassier. Une première expédition eut lieu en décembre 1963.

Lentement, très lentement, nous descendons le Serbewel jusqu'au lac et, après une escale à Wulgo, où Jeanfaivre engage un guide, nous longeons la rive camerounaise en direction du nord. Les coups de vent sont redoutables sur le lac et Jeanfaivre veille à ne pas trop s'écarter de la côte. Nous nous contentons donc de caboter, en attendant mieux. Peu importe d'ailleurs, puisque les campements de pêche abondent en cet endroit et que je questionne leurs occupants sur le trafic de poisson fumé avec le Nigéria tout proche. La mauvaise impression créée par mes indiscretions se dissipe lorsque Jeanfaivre commence à parler pirogues. Celles que le Service construit et vend à Fort-Foureau sont-elles satisfaisantes ? Peut-on les charger suffisamment ? Sous un gros arbre, interminablement, on compare des gabarits imaginaires en comptant des pas sur le sable...

A Nganatir, le lawane chef de village nous demande de tuer un hippopotame qui dévaste les plantations. Jeanfaivre se laisse convaincre et prépare ses armes : un fusil de gros calibre pour l'hippo, un autre, plus léger, pour les canards. Le lawane sait exactement où se trouve l'hippopo-

(2) Aujourd'hui Kousseri

tame, il n'y a pas une minute à perdre. Pendant une heure, dans une pirogue qu'un manoeuvre pousse à la perche, nous glissons entre les herbes, tantôt dans un chenal étroit, tantôt sur de vastes plans d'eau où Jeanfaivre aimerait s'arrêter pour tirer ses canards (qu'il appelle des wilili). Soudain le lawane fait signe au piroguier de s'arrêter. A vingt-cinq mètres, on voit les petites oreilles pointues et les narines de l'animal qui affleurent mais avec une agilité surprenante, la bête effectue une sorte de cabriole, offre un instant aux regards son dos luisant, bascule et plonge définitivement. Le lawane ne se tient pas pour battu. Avec un petit morceau de bois, il frappe contre le bord de la pirogue pour exciter la curiosité de l'hippopotame. On attend un moment. Le lawane recommence, sans succès... La nuit suivante, dans notre campement, je suis réveillé par le bruit de « soufflerie mouillée » dont parle André Gide. Jeanfaivre braque sa torche électrique mais bien sûr nous ne voyons rien. Le lendemain matin seulement, les traces nous apprennent que l'hippopotame, celui d'hier ou un autre, est venu rôder dans les parages...

Non sans mal, Jeanfaivre parvient à trouver l'entrée du Taf-Taf, pour regagner le Chari et Fort-Lamy ⁽³⁾. Le guide engagé à Wolgo n'a pas été d'un grand secours, mais on ne peut pas lui en vouloir. Le vent a déplacé les îles de papyrus pendant les derniers jours et le tracé des passes a changé. Il fait froid. La nuit, sur les bancs de sable où nous campons, nous frissonnons malgré nos trois couvertures.

Un matin, la radio nous apprend qu'il neige à Marseille.

La pinasse nous joue le mauvais tour de tomber en panne à une demi-journée de Fort-Lamy, mais l'enquête a progressé. De plus en plus nettement, le secteur de la pêche, pour parler comme les économistes, apparaît lié, dans les endroits que nous avons visités, aux marchés et aux circuits commerciaux nigériens, ce qui risque de compliquer la tâche du CTFT. Cependant, si les données recueillies sont bien celles que l'on attendait, si je sais déjà qu'elles pourront figurer avec avantage dans le rapport à venir,

(3) Aujourd'hui N'Djamena.

je me rends compte qu'elles ne nous disent pas grand-chose sur l'étrange univers que nous avons effleuré. Que sais-je, par exemple, de ce pêcheur boudouma qui m'a parlé du harcèlement douanier, de l'eau froide où le poisson se fait rare, des filets perdus parce que les papyrus ont dérivé — tout cela raconté sur une île flottante où nos pieds s'enfoncent, et dans un nuage de moustiques ? Que sais-je de ces Haoussa qui affirment se rendre à la Mecque, associant pêche et pèlerinage dans une combinaison inédite ? Curieux pêcheurs, bizarres pèlerins... Interrogations triviales, sans doute, mais obsédantes. Afrique, Afrique, écrit Marcel Thiry,

tu opposes passivement tes nargues nègres

au déblai patient des jours explorateurs...

Et que dire des baleinières en fer découvertes au fond d'un débarcadère écarté, près de Wulgo ? D'où viennent-elles ? A qui appartiennent-elles ? Le Boudouma qui construit tout près de là sa kadeï⁽⁴⁾ en papyrus n'a pas compris ou pas voulu comprendre nos questions. Les tôles noirâtres et fortement rivetées des baleinières, si brûlantes qu'on peut à peine y toucher, témoignent d'une activité humaine à jamais clandestine, opaque, vaguement inquiétante. Les baleinières de Wulgo sont là, un point c'est tout. Leur présence maléfique souligne avec surabondance le caractère partiel et provisoire des systèmes d'explication que nous nous évertuons à bâtir. Pour toujours sans doute, et de tout son poids, cette ferraille met à mal les balbutiements raisonnables qui devraient éclairer le monde où nous nous agitions. En somme, hasard et inertie règnent en maîtres ? Dérangeante expérience...

Pendant les deux mois qui suivent, je n'approcherai à nouveau du lac qu'à intervalles éloignés, et de façon détournée, en visitant par voie de terre les rares marchés de la rive tchadienne. Ce pays rébarbatif s'appelle le Kanem et ne se fait pas remarquer par une activité économique intense. Je me souviens, entre autres, du village d'Amérom, à une vingtaine de kilomètres de la piste menant à Ngouri. Était-il indispensable d'aller interroger, sur le misérable marché d'Amérom, quelques femmes accroupies

(4) Embarcation traditionnelle.

derrière leur calebasse de poisson séché ? Je me rappelle aussi Bol, triste et torride centre administratif, envahi par les mouches, où j'ai vu aborder un matin des nageuses boudouma munies de leurs flotteurs en bois d'ambatch. Étonnant spectacle que celui d'un groupe de têtes oscillant parmi les vaguelettes, surmontées chacune d'une calebasse contenant le pagne où la nageuse s'enroulera quand elle prendra pied sur la rive...

Simple préliminaires. En mars 1964, nous organisons enfin sur le lac lui-même une expédition de longue durée. Il est prévu de se rendre à Bol en descendant le Chari puis en traversant la zone des îlots-bancs et celle de l'archipel. De Bol, on gagnera Bagasola, où se trouve la douane tchadienne. Après quoi l'on traversera les eaux libres pour se rendre à Bagakawa, sur la côte du Bornou. Là commence la filière qui achemine — par chameau d'abord, par camion ensuite — le poisson fumé du lac et le natron du Kanem jusqu'à Maiduguri et au-delà. Nous disposons cette fois d'un puissant remorqueur auquel sont amarrées deux barges. Celle de tribord est occupée par un nombreux personnel africain : manoeuvres, interprètes, guide, cuisinier, contrôleur de pêche. Celle de bâbord sert au logement des Européens. Cette trinité nautique a été conçue par un hydrobiologiste de l'Orstom appelé Blache, auquel on doit une vaste somme consacrée à la systématique des poissons du Tchad. La légende assure que cet homme prévoyant ne partait jamais en tournée sans garnir de caisses le toit de sa barge. Dans les caisses il y avait de la terre, et dans la terre des graines de salade qui poussaient pendant l'expédition. Nous n'emporterons pas ce jardin suspendu mais nous installerons nos lits et nos moustiquaires sur le pont supérieur de la barge de Blache, pour y dormir au clair de lune.

Le responsable de la navigation est un authentique patron de pêche de Saint Malo, nommé Blin, que le CTFT a engagé pour procéder à des pêches expérimentales dans les eaux du lac. Il est accompagné par son épouse, qui s'occupe de l'intendance. Un hydrobiologiste de l'Orstom, Iltis, profite du voyage pour effectuer des prélèvements de plancton et tourner un film. Le spécialiste des pêches et de la pisciculture au CTFT, Jacques Bard, participe lui aussi à l'expédition.

C'est de nuit que Blin essaie de sortir du delta. La lune est magnifique, tout semble propice. Malheureusement, il nous arrive la même mésaventure qu'au major Denham en 1822. Je lui laisse la parole :

« By daylight we re-embarked, and proceeded by the north-west branch for more than two hours, keeping nearly the same direction : we passed several marshy floating islands, covered with rushes, high grass, and papyrus apparently dividing the water into different streams, when we found ourselves in that sea of fresh water, the Tchad, which we named Lake Waterloo, and into which the Shary empties itself. It was my intention to have proceeded quite round the island to the east, and to have returned by the other branch ; after making about two miles in the open lake, a heavy swell from the north-east caused so much water to come into the canoes, and so much labour to the men, that we gave up that idea... » (5)

De fait, sitôt quitté l'abri des berges du fleuve, le vent se lève et les vagues menacent de disloquer l'assemblage du remorqueur et des barges. Blin finit par faire virer de bord et jeter l'ancre jusqu'au matin, à l'abri d'une île providentielle. Pendant toute la tentative, gesticulant comme un démon sur la passerelle du remorqueur, le guide engagé la veille à Djimtilo a lancé des imprécations.

Ensuite viennent de longues journées pendant lesquelles il nous arrive, assez rarement à vrai dire, de rencontrer des pirogues furtives qui se rendent en Nigéria ou qui en reviennent. Nous tentons de savoir d'où elles viennent, combien de poisson elles transportent, pour quelle destination. Nous demandons aussi à quoi sera employé l'argent de la recette future. Les réponses, quand on veut bien nous en donner, sont en général des plus obscures. Quelquefois nous accostons à l'entrée d'un chenal découvert par hasard. Quand Blin a fait jeter l'ancre, nous nous engageons en canot dans un passage bordé de papyrus, suivant des enfants debout sur leur kadeï.

(5) Howard C., ed. : *West African Explorers*, Oxford University Press, *The World's Classics*, 1951, 598 p., 217-218.

*Bientôt le chenal s'arrondit en un débarcadère où quelques pirogues achèvent de pourrir. Pour atteindre le village, s'il existe, il faut marcher dans l'eau un certain temps, en espérant échapper à la bilharziose. Ensuite on envoie chercher le chef, pendant que des hommes accourent de tous côtés en enfilant leurs boubous. Sous un arbre, la réunion commence. Elle durera une heure, ou deux, ou trois, mais quelques pages de carnet seulement seront remplies car on perd un temps fou avec les interprètes. Le lac Tchad, c'est la tour de Babel : on passe de l'arabe tchadien au kanouri, du haoussa au boudouma, du français à l'anglais, parmi les éclats de rire, les disputes, les requêtes et les réticences. La séance se conclut par la remise des cadeaux. Cadeau au chef, cadeau aux enfants qui nous ont guidés, cadeau à quelque informateur zélé... On recommencera tout à l'heure, ou le lendemain. Leiris l'a noté dans *Afrique fantôme* : nous sommes comparables à ces gens du cirque qui se déplacent constamment pour donner toujours le même spectacle. Rien de plus monotone.*

La navigation aussi est monotone. Un littoral linéaire, d'où s'élève parfois une colonne de fumée, borde à perte de vue l'immensité plate. On distingue de loin, incongru et suspect, un tronc d'arbre ébranché dont on met très longtemps à se rapprocher. Les manoeuvres, d'un coup de gaffe, ramassent un capitaine mort qui flotte à la surface de l'eau et le mettent à sécher sur le toit de leur barge. Cette île, est-ce Fedia ou bien Fediarom ? Soucieux de jouer son rôle, le guide fait modifier la route de temps à autre, mais Blin proteste car ces changements de cap perpétuels rendent difficile le tracé du chemin parcouru. Les couleurs sont délicates : bleu tendre du ciel et de l'eau, gris argenté des houppes de papyrus, vert pâle des îles, avec quelques taches blanches qui sont des vaches gardées par les bergers boudouma.

Mais que faisait là ce serpent vert que nous avons rencontré très loin des côtes, nageant paisiblement, la tête dressée hors de l'eau ?

On finit par perdre le compte des jours et il se produit une chose étrange. Peu à peu, tout se passe comme si le réseau superficiel de causes et de raisons dans lequel nous essayons d'envelopper le monde devenait de

plus en plus fragile. Le vain système de mots qui nous rassure d'habitude se réfléchit comme un rayon de lumière sur le miroir d'eau lisse où nous flottons. L'univers se dérobe, c'est évident. Il échappe à toute interprétation, il se montre — si l'on peut dire — tel qu'il n'a jamais cessé d'être, tel qu'il est en réalité : impénétrable. Quelle drôle d'histoire ! En général on fait des enquêtes pour apprendre quelque chose et voilà que je suis en train de tout désapprendre. Sans doute, le tour que prend ce voyage doit beaucoup à des circonstances que l'on peut juger occasionnelles : le schématisme et la vacuité d'un paysage particulièrement évasif, la rareté croissante des pêcheurs, leur admirable sens de l'esquive, leur tendance prononcée à la réserve... Quoi qu'il en soit, le résultat fait peu de doute : un coup d'éponge radical est en train d'effacer les frivoles représentations par laquelle nous avons cru apprivoiser la réalité. Elle nous file entre les doigts, la réalité. Elle prend la tangente, elle s'isole, elle s'enferme dans l'ironique affirmation d'une altérité rétive à toute description, tout classement, tout dénombrement, toute analyse. Le paradoxe, c'est que cette déchéance de notre intelligence des choses semble coïncider avec une sorte d'embarquée à travers la voile des significations. Mais dans quelle direction ? Apparemment celle de la présence massive, une et indifférenciée, du lieu, de l'instant, du paysage, ou de certains visages. Présence aussi indescriptible, mais aussi manifeste et aussi pesante que celle du soleil rouge qui descend chaque soir sur la côte du Bornou, à l'heure où les moustiques pullulent.

Comme l'explique le poète Yves Bonnefoy, il faut bien en revenir aux mots, et par conséquent aux concepts, pour essayer de rendre compte d'une expérience qui pourtant les transcende. Les mots, oui sans doute, mais pas n'importe lesquels. L'expression poétique seule, et encore, peut convenir aux enchantements. Lindegren, par exemple, dans L'Homme sans route, traduit bien le phénomène d'appropriation inattendue qui se produit au moment même où l'observateur perd tous ses repères :

*C'est comme si cette terre et ce ciel étaient nôtres
comme si nos membres rayonnaient de richesses*

comme si le monde avait disparu sans laisser de traces comme un songe et reposait enfin en nous-mêmes en sécurité...

De tout cela, bien entendu, il ne pouvait guère être question, même en annexe, dans le sage rapport qui fut remis l'année suivante aux forestiers du CTFT. Je reconnais seulement qu'un biais durable, et peut-être significatif, a tendu à s'installer par la suite dans la manière dont j'ai exercé mon métier. L'éblouissement provoqué par une traversée du lac qui fut aussi, pendant quelques jours, une traversée des modes habituels de représentation, ne pouvait que faire naître un doute grave sur le sérieux des démarches scientifiques communément reçues. Je croyais avoir acquis des raisons de craindre, pour être clair, que nos hypothèses ne fussent toujours vérifiées — c'est-à-dire jamais — non seulement à cause de l'incurable manque de précision propre aux sciences sociales, mais aussi en raison d'une aptitude intrinsèque à rebondir sur une réalité qui ne pouvait être connue qu'autrement. On pouvait donc se contenter, à tout le moins, de se rapprocher des choses et des gens pour en dire tout uniment la place dans l'espace et dans le temps, sans trop faire fond sur des discours théoriques dont l'objet inavoué — Clément Rosset l'a montré — peut fort bien être de nous empêcher de voir le réel dans l'insoutenable éclat de sa singularité. Nulle amertume dans une telle attitude, bien au contraire. Reconnaître à la fois l'étrangeté du monde et la pauvreté de nos capacités ne va pas sans allégresse.